



Cancer et Psychologie.  
Association pour l'Accompagnement Psychologique  
des Personnes Atteintes d'un Cancer,  
de leurs Proches et des Soignants

avenue de Tervuren, 215/14  
1150 BRUXELLES

tel : 02 735 16 97  
fax : 02 732 84 09

**“JE SAIS, IL NE SAIT PAS”.**  
**LA VERITE : UN BIEN, UN MAL ?**

par Benoît de COSTER, psychothérapeute.

Tiré à part du “JOURNAL de CANCER ET PSYCHOLOGIE” - 6  
n° 6. 1er trimestre 1993

avec la soutien de la Commission Communautaire Française  
de la région de Bruxelles Capitale

# JE SAIS, IL (OU ELLE) NE SAIT PAS!

## LA VERITE, UN BIEN, UN MAL?

---

### LE SAVOIR EST INEGAL.

“Je sais, il ou elle ne sait pas!” Quel poids à porter! Le poids d’un secret dont on pense qu’il concerne surtout l’autre.

-”Il présente plusieurs foyers cancéreux et cela ne fait que s’aggraver; il ne sait rien, il croit qu’il souffre seulement de décalcification ou que ce sont les suites normales du traitement... Le médecin ne veut rien lui dire, alors, que devons-nous faire?”

“- Les médecins ne veulent rien lui dire et nous souffrons de devoir composer devant lui et de continuer à blaguer.”

La vérité, un bien, un mal? Question qui laisse supposer que l’on puisse prendre parti pour l’une ou l’autre position, en développant des arguments “pour” et des arguments “contre”, plus ou moins pertinents, en tenant compte du bien-être du patient, de la morale, de la souffrance à infliger, du respect de la personne, des risques de dépression, du désespoir..., débat qui, en général, renvoie les protagonistes dos à dos.

Est-il alors plus important de savoir si la vérité est un bien ou un mal, ou les deux, ou d’arriver à regarder avec courage quelle relation peut exister entre soignants, patient, famille, et qui serait empreinte de vérité et d’authenticité?

Sans jamais négliger le fait que le patient d’abord, personne à part entière, a le droit le plus élémentaire de recevoir les informations suffisantes sur son état de santé objectif par des examens cliniques.

En effet, l’expérience montre à suffisance que beaucoup de patients veulent vraiment connaître la vérité, leur vérité. Beaucoup dont on pense qu’ils pourraient réagir violemment à l’annonce de la vérité sont apaisés de savoir d’où viennent les transformations qu’ils subissent, beaucoup veulent savoir ce qui leur arrive. Cependant l’acceptation d’une vérité dépend tellement de celui qui l’écoute, patient, proche; et il reste vrai qu’on ne peut tout entendre, tout accepter en une seule fois, quand on peut l’accepter.

Recevoir une telle nouvelle produit un choc qui n’est pas sans effet sur tous les protagonistes du drame, à savoir le patient, les proches, mais aussi les soignants.

Et ce sont les conséquences de ce choc qui peuvent faire apparaître et faire vivre le plus cruellement un “manque à communiquer”.

Ce manque qui cloisonne les relations dans une famille, dans un couple, entre parents et enfants, entre amis, entre patients et soignants. Quelles expériences difficiles sont inscrites au plus profond de nous-mêmes, quels monstres pourrions-nous débusquer qui font que la souffrance nous enferme et que la peur des maux se cache derrière la peur des mots. ... Tout ce monde va se trouver pris dans un tissu de relations où chacun, le sachant ou non, sera interdépendant des autres, et deviendra la plupart du temps la victime d’un traumatisme culturel, autant que de soi-même. Traumatisme où l’on finit par avoir plus vite peur de l’idée et du concept même de cancer que de la maladie elle-même.

Or, nous avons la possibilité de dépasser ce traumatisme si nous acceptons l’idée que, quelle que soit la situation, nous ne pourrions faire l’économie de réactions